GAZETTE DE VARSOVIE

SAMEDI, 11 MAI 1793.

VARSOVIE, *le 11 Mai.*

Une méprise qui intéresse peu le public, nous force de remettre à Mercredi, l'article de Pologne que nous avions préparé pour cette feuille. Ainsi nous donnerons ensemble le résumé des principales opérations de la Sme. Confédération générale, dans le courant d'avril. & l'Universal pour la convocation des Diétines & de la Diète.

FRANCE.

4e. Suite des événemens dans le courant d'avril.

Nous avons déjà dit que sur-tout depuis la défection de Dumourier, les séances de la Convention n'offrent presque plus qu'un enchainement de scènes aussi bisarres que scandaleuses, & qui malgré le masque imposant de civisme, sous lequel on cherche à pallier leur noirceur, n'en révoltent pas moins tout ce qu'il y a en France, d'hommes vertueux & de bons citoyens. Nous respectons trop la délicatesse de nos lecteurs, pour leur offrir le spectacle dégoutant des personnalités odieuses, des calomnies atroces, des injures grossières dont les membres de cette *Auguste Assemblée* se régalent habituellement les uns les autres..... Il faudroit pourtant donner une idée de cette longue série d'inculpations journalières. Eh! bien, nous esquisserons en apperçu, les discours de deux antagonistes également célèbres dans leur genre: Roberspierre le digne ami de Marat, le chef des enthousiastes, le héros des exaspérés, & Vergniaux le défenseur de la bonne cause, l'apôtre & quelque fois le martyre de cette vraie liberté, bien éloignée de l'affreuse licence, que les anarchistes s'efforcent de propager, le guide enfin & le modèle de ceux, que les Sans-culotes appellent avec dédain, *les modérés, les grénouilles du marais.*

Roberspierre monte à la tribune, & dit: „Je demande à déchirer le voile en entier, je veux démasquer & faire connoitre, tous les amis & les complices de Dumourier.

J'y consens, s'écrie Vergniaux, mais je demande que la Convention décrète, que sans désemparer elle entendra tous ceux que dénoncera Roberspierre, & qui monteront à la tribune pour le confondre. (Adopté.)

Roberspierre lit un discours écrit; il a duré deux heures: en voici les principaux traits.

„Quel que soit, a-t-il dit, le sort des vérités que je vais déposer dans le sein des représentans du peuple, j'aurai servi mon pays autant qu'il fut en moi, & je n'aurai d'autre regret, que de voir ma patrie ne se désabuser que lentement, & ne punir peut-être que trop tard & sans fruit, les traitres qui se donnant le titre sacré de ses défenseurs, ont trafiqué d'elle avec nos ennemis.— Lorsque la conspiration de la Cour, enhardie par l'impunité qui suivit le voyage de Varennes, & la revision constitutionnelle, se montra sans ménagement vers les derniers jours de la législature; lorsque tous les amis de la liberté crioient de toutes parts, que la France alloit retomber dans les fers; lorsqu'un peuple justement irrité demandoit à grands cris, la punition d'un Roi parjure & sanguinaire; qui s'est opposé à sa déchéance? Vergniaux, Guadet, Gensonné, Brissot, ces mêmes hommes qui avoient élevé au ministère, le traitre qui vient de placer la France sur le bord de l'abyme. Qui, à cette époque où tous les François Républicains ne respiroient que la haine de la royauté, & l'amour de l'indépendance, voulut encore leur conserver des Rois? Ne sont-ce pas ces hommes, qui dans le temps même que des milliers de François, tomboient presque sous leurs yeux, de coups du despotisme, donnoient à ce qu'ils appelloient encore le Prince Royal, un gouverneur pour l'instruire à régner?"

„Les patriotes purs & indépendans, qui les yeux ouverts sur ces intrigues bien extraordinaires, voulurent les dénoncer à la France, entourés de mille accusations, furent présentés à la patrie qu'ils avoient sauvée, comme des hommes de sang & de pillage. Cette commune célèbre, qui trouvera dans l'histoire de la révolution, une place si glorieuse, la commune de Paris fut peinte comme un repaire de brigands & de scélérats. Il falloit servir la tyrannie, en immolant les premiers qui osèrent la braver & la vaincre. Cependant cette commission de la législature, cette commission qui faisoit tout, qui dirigeoit tout, ne put arrêter l'essor du civisme; la liberté triompha au dedans."

„Les armées étrangères pouvoient l'anéantir par une invasion soudaine: que fit pour les arrêter, cette commission si vigilante? Rien; nos armées foibles, sans armes, sans munitions, sans approvisionnemens, ne présentoient à l'ennemi, que des victimes à immoler au despotisme; & si Paris d'abord, & plus tard la France entière ne se fût levée tout-à-coup, c'en étoit fait de la liberté. Qu'opposèrent alors aux Généraux de la Prusse & de l'Autriche, les hommes que j'accuse? Dumourier, ce même homme qu'ils avoient élevé au ministère, pour seconder les projets de la Conr, ce même homme qui devoit vendre la patrie au camp de la Lune."

„Que firent-ils pour seconder l'énergie du peuple de Paris, qui trois fois a conquis la liberté? Ils proposèrent de l'abandonner aux satellites des tyrans, de fuir sur une terre moins exposée. Les succès suivent le drapeau tricolore; leurs sentimens changent aussitôt. La Convention s'assemble, ils ourdissent une trame nouvelle. Ce peuple qui avoit éloigné le fléau de la guerre, & repoussé l'ennemi jusque dans les plaines de la Belgique, ce peuple devint l'objet de leurs déclamations journalières. Les mêmes hommes qui avoient défendu Lafayette quand il nous trahissoit, ceux qui avoient, sans moyens comme sans ressources, provoqué la guerre contre l'Autriche & la Prusse, peignent Paris comme le faisoient nos plus cruels ennemis, c'est-à-dire comme un théâtre de meurtre & de pillage."

„D'un autre côté, ils parlent sans cesse de l'ordre & de la paix qui règnent dans les départemens, pour désunir les membres de la grande famille, & provoquer ainsi la guerre civile. Sans doute ils avoient juré la perte de la France, ces mêmes hommes, qui sous le prétexte spécieux de rendre hommage à la souveraineté Nationale, imaginèrent de renvoyer au peuple, la confirmation du jugement du tyran. Niera-t-on que ces hommes qui n'ont porté dans cette assemblée, que les opinions & les dénonciations dont Dumourier a rempli ses insolentes lettres, qui ont secondé son ambition, qui lui ont ouvert la porte de toutes les places, qui lui ont accordé 6 millions, pour les dépenses secrètes de son ministère, qui ont vécu familièrement avec lui, qui l'ont fêté au retour de ses trompeuses victoires, qui l'ont défendu quand sa trahison dès long-temps reconnue, le désignoit au ressentiment de la patrie; niera-t-on que ces hommes ne soient les complices de Dumourier?"

„N'ont-ils pas tout fait pour favoriser son plan? Membres du comité de salut public, quelles mesures ont-ils proposées contre lui? N'ont ils pas justifié ses opinions délirantes sur le caractère des Belges, en les détournant de s'unir à nous. Ne nous-ont-ils pas montrés à ce peuple comme des désorganisateurs, des ennemis des loix, des prédicans de pillage & d'assassinat? Comparez le système de ces hommes à celui de Dumourier: ils veulent également dominer, & conduire à leur gré la représentation Nationale; ils crient sans cesse que la révolution est terminée, pour enchainer l'énergie populaire qui les embarasse, & parlent de paix, lorsque l'ennemi nous menace encore."

Roberspierre, après avoir ainsi parcouru toute la conduite politique de ceux qu'il accusoit; après l'avoir rapprochée de celle de Dumourier; après avoir établi qu'indépendamment de ces complices, Dumourier s'étoit encore associé les membres & les amis de la famille d'Orleans & de Silleri, a proposé contre eux un décret d'accusation, laissant au surplus à l'assemblée le soin de décider dans sa sagesse, contre Brissot, Vergniaux, Guades & Gensonné."

Vergniaux prend la parole. „Je vais répondre, dit-il, au roman calomnieux de M. Roberspierre. Mais avant de

parcourir la longue série de ses inculpations ; Représentans du peuple, amis ardens de la République & de la liberté, souffrez que j'épanche dans votre sein, la douleur que j'éprouve en voyant se réveiller au milieu de nous, dans ces tems orageux, les haines personnelles. J'avois pensé qu'assez de dangers menaçoient la patrie, pour effacer de nos cœurs les sentimens pénibles qu'y firent germer des personalités, des soupçons & des calomnies ; j'avois pensé que nous nous réunirions tous contre des ennemis communs. Cette illusion est détruite ; je vais donc répondre à mon accusateur, non pour moi personnellement, mais parce que je crois, dans les circonstances qui nous entourent, la destinée d'un représentant du peuple liée à sa patrie. "

„ On nous accuse d'avoir voulu conserver le tyran de la France ; eh bien, c'est moi, qui le premier à cette tribune, demandai sa déchéance, & qui bientôt après, au bruit du canon & du tocsin, pendant que la victoire de la liberté étoit encore incertaine, rédigeai le projet du décret de suspension, & de convocation d'une Convention Nationale, tandis que mes accusateurs étoient cachés dans une cave. "

„ On nous accuse d'avoir voulu conserver la royauté, parce que nous avons fait décréter qu'il seroit donné un gouverneur au prince royal. Je l'ai déjà dit, la victoire de la liberté étoit encore incertaine ; nos frontières étoient ouvertes de toutes parts aux nombreuses phalanges de l'Autriche & de la Prusse. Louis à la faveur d'un premier succès, pouvoit, escorté de ses Suisses, aller joindre les armées des tyrans étrangers. En donnant un gouverneur au jeune Louis, nous le séparions de son pere, & nous gardions ainsi un ôtage précieux, contre toutes les entreprises de son ambition. Cet article du décret fut d'ailleurs rapporté, dès que la liberté eut triomphé. "

„ On nous accuse d'avoir calomnié le conseil général de la commune de Paris : nous demandions des comptes à l'administration. On sait quelles furent à cette époque, les dilapidations dans les maisons des émigrés & au château des Tuilleries : des décrets ont ordonné ces comptes ; ils ne sont pas encore rendus. On accuse la commission extraordinaire de la législation, dont j'étois membre, d'avoir laissé nos armées dépourvues, & l'on dit que si la Nation ne s'étoit levée toute entière, notre trahison eût livré la France à l'ennemi. Mais quels hommes ont appellé la Nation au secours de la patrie ? N'est-ce pas cette commission qui a préparé les approvisionnemens, qui a fait mettre à la disposition des ministres tous les fonds nécessaires ? "

„ On nous accuse d'avoir voulu fuir de Paris. La proposition peut en avoir été faite dans le conseil des ministres ; les circonstances qui nous entouroient, pouvoient peut-être l'excuser ; mais je sais que lorsqu'elle fut faite à la commission extraordinaire, elle fut unanimement rejettée. Nous avions juré d'attendre à Paris, tous les dangers qui menaçoient cette ville. A l'exemple de Thémistocle, plutôt que de l'abandonner, nous l'eussions brûlée, & suivis des Athéniens, nous aurions été cacher la liberté sur une terre plus heureuse. J'observerai seulement, que Roberspierre qui nous accuse d'avoir voulu fuir, avoit disposé son voyage pour Marseille. — On nous accuse d'avoir calomnié le peuple de Paris. Quels sont donc les calomniateurs, de ceux qui ont attribué à des brigands les horreurs du 2 Septembre, ou de ceux qui ont voulu persuader qu'ils étoient l'ouvrage du peuple de Paris, indigné des trahisons qui l'environnoient ? "

„ On nous accuse d'avoir été liés avec Dumourier. Je déclare sans crainte d'être démenti, que je n'ai vu Dumourier qu'une seule fois à diner & à souper. Au surplus, j'ai partagé pour lui les sentimens, que son courage & ses victoires avoient inspirés à la France entière ; & Roberspierre qui m'accuse, l'a embrassé aux Jacobins. — On nous accuse de n'avoir rien fait pour la patrie, au comité de salut public ; je réponds qu'il étoit impossible qu'un comité toujours ouvert à plus de cent membres, pût faire quelque chose ; que souvent, tandis que nous y discutions une mesure, nous apprenions qu'elle étoit déjà décrétée, sur la proposition de ceux qui l'avoient entendue au comité ; j'ajouterai que ceux qui nous accusent n'y paroissoient presque point, & que lorsqu'il fallut rédiger une adresse à l'armée, pour montrer aux soldats que la Convention n'étoit pas divisée, ayant invité Roberspierre à s'adjoindre à Condorcet & à moi, il me répondit qu'il n'en avoit pas le temps. "

On nous accuse d'avoir défendu Lafayette ; qu'on lise donc l'appel nominal de la législature contre ce traitre, & l'on verra quels hommes l'ont condamné. — On nous accuse d'avoir fait déclarer la guerre à l'Autriche & à la Prusse, & l'on cache que les hostilités étoient commencées depuis long-temps par ces puissances ; que tel étoit le malheur des temps où nous vivions, qu'il falloit pour reconquérir la liberté, saisir la main dans le crime, le tyran constitutionnel ; qu'il falloit par un coup hardi, arracher la France à sa léthargie, & lui montrer tous ses dangers, pour qu'elle pût se sauver. — On nous accuse d'avoir partagé & favorisé les intrigues de Dumourier, en lui faisant accorder six millions pour les dépenses secretes du ministère des affaires étrangères. J'en atteste ici les membres du comité de finances & diplomatique ; ce ne fut que d'après le vœu unanime de ces deux comités, que je me chargeai de proposer d'accorder cette somme au ministre.

„ On nous accuse d'avoir défendu Dumourier ; qu'avons-nous donc dit pour sa défense ? Nous avons momentanément partagé l'opinion de Danton & de Lacroix. — On nous accuse d'être des *meneurs*, des *intrigans* ; nous voit-on assiéger la tribune, remplir les comités importans, faire rendre des décrets, ambitionner les applaudissemens du peuple ? Quelles places avons-nous briguées ou sollicitées ? Avons-nous proposé de prendre les ministres dans l'assemblée législative, lorsque nous y jouissions de la popularité ? On nous accuse d'être des *moderés* ; sans doute nous n'avons pas voulu de nouvelle insurrection, car nous savions que lorsque la statue de la liberté est assise sur les débris du trône, une insurrection ne pouvoit avoir d'autre but, que de renverser la liberté. "

Nous sommes les complices de Dumourier, l'homme de d'Orléans ! nous qui avons demandé les premiers l'expulsion des Bourbons ; nous qui avons renversé cette constitution que le traitre veut rétablir ; nous qui avons demandé la peine de mort contre les agens de Dumourier, qui veulent dissoudre la Convention ! "

Après avoir ainsi parcouru les divers chefs d'accusation, Vergniaux a discuté l'adresse de la section de la Halle aux bleds, & demandé que les signataires fussent mandés à la barre, pour après les avoir entendus, être statué ce qu'il appartiendroit, par la Convention Nationale.....

Malgré les assurances flatteuses que l'on donne chaque jour à la Convention, des succès de son armée patriotique sur les insurgens, nous apprenons que ces succès si vantés se reduisent à bien peu de chose, & que la situation de la ville de Nantes n'a point encore changé. Les communications n'en sont pas libres ; Marchecoul est toujours le quartier-général de revoltés : St. Gilles & Noirmoutier sont aussi en leur pouvoir ; ils ont un Corps considérable au chateau de l'Oye, sur la route de Nantes, entre Chantenay & St. Fulgent ; ils occupent en outre un grand nombre d'autres villes & camps retranchés......

Au fort des révolutions les plus sanguinaires, au milieu de ces scènes d'horreur, qui effrayent & révoltent les ames sensibles, on voit par-fois encore briller à travers les abymes de cette mer orageuse, quelques éclairs de vrai patriotisme. L'œil du citoyen vertueux les apperçoit avec une surprise mêlée de joie, il les suit avec empressement. il craint de les voir s'éclipser trop tôt. Tels sont les deux traits suivans, qui méritent à tous égards d'être transmis à la postérité.

„ A la reprise de Pornick par les révoltés, le jeune Reliquet, garde National de cette ville, âgé de 16 ans, servoit une piece de canon. Quarante coups de feu des insurgés ne purent lui faire quitter sa batterie. Couché sur son canon, & faisant brûler de temps en temps des amorces, il retint l'ennemi pendant plus de trois quarts d'heure, finit par enclouer son canon, malgré les balles qui pleuvoient sur lui, & sortit le dernier de la ville au milieu des flammes. — Près de Montfort, le citoyen Juguet commandant 60 ou 80 gardes Nationaux, rencontre environ 500 rébelles mal armés. Sa troupe alloit faire feu ; il l'arrête, s'avance sans armes, & veut ramener les rebelles à la paix. Un d'eux lui tire un coup de fusil à la tête, il tombe. „ Je pardonne, dit-il, à l'homme trompé qui m'a blessé, je ne veux jamais le connoitre. Je vous prie seulement de ne pas m'achever, & de m'écouter. " Le forcené lui porte à l'instant un second coup de feu. Ainsi périt ce citoyen victime de son humanité. Ses camarades vengèrent sa mort, en dispersant les brigands, mais ils ne purent arrêter l'assassin du brave Juguet. „ L'assemblée inscrivit honorablement les noms de Reliquet & de Juguet dans son procès-verbal, & ordonna l'insertion de ces nouvelles au bulletin.....

„ Tout le monde sait que le buste de Brutus est placé au dessus du fauteuil du président. Quand la Convention reçut la certitude, qu'Egalité de l'armée du Nord partageoit les projets de Dumourier, Egalité père s'écria. " Si mon fils est coupable, l'image de Brutus me rappellera mes devoirs. Un anonyme observe que ce ne seroit pas le premier sacrifice de famille qu'il feroit à la liberté. "

Voici encore un trait qui ne fera pas moins d'hon-

neur au patriarche de la secte Jacobinique....Lorsqu'en vertu du décret d'arrestation temporaire, porté contre tous les Bourbons, Louis Philippe Egalité fut conduit à la Conciergerie, en entrant dans l'appartement qu'on lui avoit destiné, & qu'il reconnut être celui qu'avoit du occuper il y a quelques années, le Cardinal de Rohan; il dit aux officiers municipaux qui l'accompagnoient: *que signifient ces distinctions? avez vous oublié que je suis citoyen, votre égal, celui de tous les François & que par conséquent je dois partager leur sort, tel qu'il soit? Rappellez-vous le* beau nom *que je porte, & laissez-moi remplir les* devoirs sublimes *qu'il m'impose. Je demande à être conduit dans une chambre à la pistole.* (On donne ce nom à des especes de Cabinets qui différent peu d'une prison, dans lesquels on renferme les criminels, dont une bonne partie ne fait cela qu'un pas au carcan, aux galères ou à la potence.) Il ajouta: „*j'espère que ma demande sera insérée au protocole de la municipalité, & portée à la connoissance de chacun des membres de la Convention.*" Si ce n'est pas là du patriotisme, & de la meilleure trempe, nous ignorons ce qu'on doit entendre par ce nom respectable, & maintenant si respecté en France.

La commune de St: Malo qui a plus de 1200 Marins embarqués sur les vaisseaux de la République, n'en a pas moins fourni avec empressement son contingent pour l'armée. Elle s'est chargée de l'équipement & de l'armement des volontaires, & sa garde Nationale vient de réprimer efficacement les mouvemens séditieux qui s'étoient fait sentir dans plusieurs endroits de ce département. Les corsaires soutiennent leur ancienne réputation; ils ont fait pour plus de 4 millions de prises. Les commissaires ont pris toutes les mesures pour assurer la défense cette ville.

Voici une seconde lettre de Custine, qui prouve qu'il n'est peut-être pas très éloigné de suivre l'exemple du Général Dumourier. Dumoins commence-t-il comme lui. Qu'on se rappelle la lettre de ce dernier, en date du 12 Mars.

Au Quartier-général de Weissembourg, *le 9 Avril* 1793.

„Quelques sentimens que m'inspire, la marque de confiance que je viens de recevoir des représentans du peuple, je dois à la brave armée républicaine que je commande, à la Nation toute entière, à ses représentans, à moi-même, de ne pas dissimuler la vérité, & de la dire toute entière. Cette brave armée a pensé être immolée dans le milieu des plaines du Palatinat, par l'effet de l'ordre donné par Beurnonville, d'abandonner le revers des Vosges; ordre donné à mon insçu, à l'insçu même, m'assure-t-on, du conseil-exécutif; car on dit qu'il n'existe sur ses registres aucune trace de cet arrêté, malgré l'extrait de la délibération, que ce ministre m'a envoyé, & qui ne m'est arrivé que quatre jours après son exécution. Les Généraux de l'armée de la Moselle ont rempli l'ordre de leur retraite, avant de m'en donner connoissance. Leurs lettres ne me sont parvenues, qu'après l'exécution de cet ordre. Sans doute ce n'est qu'inconséquence de leur part; sans doute cette conduite est la suite de l'ignorance des inconvéniens, qui pouvoient résulter de cette évacuation. Mais si l'armée qui m'est confiée, doit toujours être livrée aux résultats de l'ignorance, de la cabale, ou de la perfidie des Agens de la Nation, dois-je consentir à rester l'instrument passif de la destruction de ces braves soldats, dont la conduite m'est confiée? Et ne serois-je pas le plus méprisable des ambitieux, si je conservois un Commandement, dans lequel tant d'erreurs qui me seroient étrangères, ne pourroient produire que la ruine de la République? Mais j'oserai vous le dire avec cette franchise, qui ne convient qu'à un républicain; une telle conduite a été encouragée par vous, le jour où Kellerman, après avoir indignement trahi les intérêts de son pays, a reçu vos applaudissemens.—Je crois devoir vous retracer succinctement mes opinions politiques, dans les fonctions publiques que j'ai été appellé à remplir depuis 1789. époque à laquelle j'ai paru dans l'assemblée-constituante. Alors avec toute la France je voulois un Roi; mais je l'ai toujours voulu avec cette autorité, qui lui auroit permis de faire le bien, en lui ôtant la faculté de faire le mal. En 1791. lors de l'évasion de Louis, j'aurois desiré la République, si je n'avois suivi que mon goût pour ce genre de gouvernement. Mais à cette époque, où il se seroit établi sans orage, la majorité du peuple & la presque-totalité de ses représentans, voulurent encore la Monarchie, & moi avec eux. Je la consentis donc; mais je desirois que le Monarque, renonçant à la folle idée d'un pouvoir arbitraire, fût circonscrit à jamais dans l'exercice de ses droits, par de sages limites. J'en appelle à mon opinion du 26 Août. Depuis cette époque, les Rois de l'Europe ont conjuré notre perte: **Louis avec eux l'avoit tramée.** Une telle conduite a fait prononcer aux représentans du peuple, leur vœu pour la République. J'ai juré avec eux de vivre & mourir Républicain. Mais pour tenir ce serment, il ne faut pas que la Convention-Nationale elle-même, n'offre que le tableau d'une arène, où les passions se heurtent avec effort; où l'Egoisme & l'intérêt de quelques individus dominent aux dépens de l'intérêt National; où quelques hommes prostituent à un parti, la liberté publique; où l'on n'entend enfin que *les hurlemens de la fureur*, *les invectives de la haine*, *les résolutions les plus exagérées*, au lieu des discussions réfléchies de la raison. Et si l'homme loyal, qui veut franchement la liberte de son pays, ne peut envisager que la douloureuse certitude de ne pouvoir atteindre le but, il ne lui reste d'autre parti à prendre, que de le dire à ses concitoyens, & de demander de nouveau aux représentans du peuple, de cesser de se servir de lui. Je remplis tous mes devoirs en vous en prévenant. Gardez-vous de penser, mes concitoyens, qu'un plan ambitieux entre dans ma pensée. Mon ame se révolte autant de l'idée d'exercer un pouvoir absolu, qu'à celle d'y être soumis. Il ne peut exister qu'une dictature, même dans le moment de la plus grade crise; c'est celle de la confiance, qu'inspirent un grand caractere, une ame ferme, qui n'est guidée que par la vertu. La force des conseils d'un seul homme doit prévaloir, quand ses conseils sont utiles; mais ce pouvoir immense de l'opinion doit cesser, lorsqu'on apperçoit son égoisme. Un si grand caractère ne doit avoir d'ennemis que les ambitieux sans moyens, & les vils agitateurs; & dans la crise où nous sommes, il faut y avoir recours. Je crois qu'il n'est qu'un seul moyen de sauver la Patrie. Ce moyen sera développé à votre comité de salut public & au Conseil-exécutif. S'il est adopté, si vous me croyez capable de le mettre à exécution, alors conservez-moi encore un instant, le Commandement de l'armée. Chargé d'une telle mission, je saurai, s'il le faut, m'anéantir avec elle, au milieu des débris de la République.

Je pense que tous autres partis ne seront qu'incohérens & dilatoires. Ils n'annonceront que le plus douloureux déchirement, que l'anéantissement de l'armée que je commande; & *la République elle-même n'aura été qu'un rêve.* Les Rois en ont juré la destruction, & leurs satellites partagent la fureur qui les anime. La harangue de Cobourg devant Neerwinde vous en est une preuve. „Ce n'est donc que par un grand parti, que nous pouvons sortir de crise." Discutez-le; mais sur-tout résolvez. Et si contre mes vœux, vous abandonnez au hazard des événemens, le salut de l'Etat, recevez de nouveau la démission que je donne du Commandement de l'armée, dans lequel vous venez de me confirmer. Je ne veux pas être complice de sa ruine, puisque je n'aurai pu assurer sa gloire.

(*Signé*) Custine.

De Londres, le 20 Avril.

Les compagnies de bataillon des gardes doivent être portées à 100 hommes, & l'on croit que si les circonstances l'exigent, celles de ligne seront aussi fixées au même nombre.

On dit aussi que quatre régimens de cavalerie & plusieurs d'infanterie, sont destinés au service étranger, aussitôt que les milices seront formées. Les deux Chambres du Parlement ont passé un bill à cet effet.

La Chambre des Pairs a pris le 10. en considération, le message de S. M. apporté la veille par le Lord Grenville, relatif aux secours dont elle pourroit avoir besoin, pour les opérations subséquentes de la guerre juste & nécessaire, qu'il faut soutenir avec vigueur. Il a été proposé une adresse de remerciment à S. M. pour lui témoigner que la Chambre concourrer it à toutes les mesures nécessaires, pour continuer la guerre avec vigueur, & qu'elle pourvoiroit à toutes les dépenses auxquelles elle entraineroit Sa Majesté. L'adresse a été mise aux voix, & est passée sans division.

L'Archevêque de Cantorbery vient d'ordonner à la réquisition du gouvernement, un jour de jeûne & de prieres dans toute l'Angleterre, fixé au 19 de ce mois, pour le succès des armes de S. M. Britannique contre les *régicides* François. Il est ordonné de prêcher le même jour, un sermon sur la charité, dans toutes les églises & chapelles du Royaume, sans distinction de secte ou de religion, pour engager à soulager les prêtres François, que l'horrible persécution qu'ils éprouvoient dans leur patrie, pour leur fidélité & leur attachement envers dieu & le Roi, a obligés de chercher un asyle dans les Etats de S. M. Britannique. Notre Souverain n'a pas cessé de donner des marques de bonté au Clergé de France, depuis le commencement de la persécution jusqu'à présent, au

point qu'il a envoyé des bâtimens Anglois, dans les ports de Brest & autres, pour le soustraire aux vexations & à la fureur des Jacobins.

On aprend de Douvres, que l'escadre sous les ordres du Commodore Macbride, dans les Dunes, a tellement balayé la Manche, qu'on n'y voit plus de corsaires François.

Vienne, du 24 Avril.

L'emprunt que le gouvernement a ouvert dans les premiers jours de ce mois, non en assignats comme en France; non en argent monnoyé, comme dans tous les autres Etats de l'Europe, mais en or & argent en nature, sous quelque forme que ce soit; cet emprunt continue d'avoir le succès qu'on s'en étoit promis avec d'autant plus de fondement, que de toutes les Capitales de l'Europe, Vienne est peut-être celle où les particuliers ont porté le plus loin, dans ces derniers tems sur-tout, le luxe en fait de vaisselle On assure qu'on a déjà remis à la monnoie, 42,000 marcs d'argent, & 1200 marcs d'or. Les 6 années qu'on doit laisser écouler sans recevoir d'intérêts, n'ont point refroidi le zèle des citoyens, par la raison que cet intérêt qui est de quatre & demi, sera alors payé tout à la fois, outre une indemnité de 4 pour 100. L'Empereur lui-même a donné l'exemple, en faisant porter à l'hotel de la monnoie, toute sa vaisselle d'or & d'argent. Elle a été employée pour la dernière fois, le 8. jour où S. M. J. a donné un diner splendide de près de 300 couverts, aux principaux bourgeois de cette ville, sans excepter aucune classe.

On sait que par un *Conclusum* rendu dans les premiers jours de ce mois, la Diète de Ratisbonne s'est enfin décidée à déclarer au nom de tous les Princes, la guerre au gouvernement François. Bien qu'un article exprès portât: *qu'aucun membre de l'Empire ne pourroit garder la neutralité*, cependant la Cour de Bavière que cet article avoit plus particulièrement en vue, s'obstine encore dans ce systême impolitique, & ne veut prendre aucun parti.

Bulletin officiel de l'armée aux ordres du Lieutenant-Général Kalkreuth, près de Mayence.

Le 14. un Corps de 10,000 Impériaux, aux ordres du Lieutenant-Général Comte de Kalkreuth, est venu se joindre aux Prussiens qui doivent former le siege de Mayence. Depuis ce moment, cette place est cernée de plus près. Les troupes combinées forment une chaine qui s'étend de Laubenheim & Dechtsheim sur Marienborn jusqu'aux environs de Mombach. L'ennemi ne sauroit même tirer aucun avantage des villages, situés entre ses camps & la forteresse; parce qu'ils sont ou occupés par nos avant-postes, où observés de si près, que dès que l'ennemi s'avise d'y paroitre, il en est rechassé aussitôt. C'est ce qui lui arriva, dans la soirée du 14. à Weissenau. Il y entra & commença même à élever des retranchemens devant ce village; mais les housards de Wurmser mirent bientôt fin à ses travaux; ils écharperent un grand nombre de François, & dispersèrent le reste. Le 15. l'ennemi fit une tentative pareille qui ne lui réussit pas mieux.

L'armée aux ordres de Custine, s'est retirée derriere Cronweissenbourg & au delà de la Lauter. Les Impériaux sont postés près de Germersheim. Les Prussiens occupent Neustads & Kayserslauterm; ils ont déjà chassé l'ennemi à plusieurs reprises, de Hombourg & de Deux-Ponts.

Le Roi a donné ordre à ses troupes qui investissent Mayence, d'user de la plus grande vigilance pour qu'aucun des clubistes, agitateurs ou auteurs de troubles, qui s'évaderoit de la ville, ne puisse leur échapper.

Le 16. les François reparurent à Weissenau. Le Général Kalkreuth ayant fait jouer quelques obus pour les en chasser, le feu prit à l'église & une grande partie des maisons, qui furent réduites en cendres. Malgré celà, l'ennemi voulut maintenir son poste, & se cacha derriere les murailles, où il se défendit en désespéré. Mais le 17. au matin, quelques centaines de chasseurs Prussiens pénétrèrent dans le village, la baionette au bout du fusil, tuerent quantité de François, & forcèrent le reste à prendre la fuite. Les chasseurs poursuivirent les fuyards, qui ayant reçu du renfort avec un canon, firent volte face. A cette occasion, le Lieutenant de Weissenberg, du régiment de Wegner, reçut au moment où il alloit s'emparer du canon, un coup de mitraille qui le renversa; il n'en continua pas moins à donner ses ordres. Cependant l'ennemi ayant gagné assez de tems, pour tirer un second coup de mitraille, les chasseurs se retirèrent dans le village qu'ils abandonnèrent peu après. L'ennemi ne jugea pas à propos d'y rentrer. Sur l'avis que des François avoient paru à Bretzenheim, des chasseurs Prussiens furent détachés pour les en déloger; ce qu'ils effectuèrent sans difficulté. Aussitôt l'ennemi envoya un détachement de ses troupes, qui occupent le glacis de la place. Il s'engagea d'abord une escarmouche assez vive; mais une compagnie de Wegner étant arrivée au secours des chasseurs, l'ennemi se retira, & ceux-ci revinrent sur leurs pas, sans avoir essuyé aucune perte.

4e. Suite du Bulletin officiel de l'armée I. R. du Quartier-général de Quievrain, du 16. au 24. Avril.

Le 17. de fortes patrouilles de cavalerie ennemie, ayant allarmé 2 fois, nos avant postes près de Saultain, le Général Otto fit mettre en embuscade quelques troupes, qui fondirent sur une de ces patrouilles, en tuèrent quelques uns, blessèrent plusieurs autres, & poursuivirent le reste jusqu'au camp. —Le Feld-maréchal Comte de Clerfait à la tête du Corps de reserve, occupa le camp entre Bruille & Eshautpont.—Le 18. & le 19. il ne s'est rien passé de remarquable.—Le 20. S. A. R. le Duc d'York, est arrivé à Courtrai avec les troupes Angloises.

Le 21. le Feld-maréchal Comte Latour, alla faire une reconnoissance du côté de Maubeuge, le long de la Sambre, pour attirer l'attention de l'ennemi de ce côté, & surprendre son petit camp entre Maubeuge & Boussoy. L'ennemi fut chassé de tous ses postes le long de cette rivière, & poursuivi jusqu'à Austergnies. A cette occasion, nos troupes firent une trentaine de prisonniers, tuèrent & blessèrent un nombre considérable d'ennemis. Notre perte se réduit à 4 blessés.

Dans le même tems, le Lieutenant-Feld-maréchal la Tour fit avancer le Colonel Prince de Reuss, de Venc: Colloredo, sur Longueville, jusqu'à la portée du canon de Maubeuge; mais il ne rencontra point d'ennemis. Pendant l'absence du dit Colonel, les François avoient attaqué très vigoureusement ses postes avancés près de Bavay, mais ils furent repoussés par nos troupes. Nous ignorons au juste leur perte; la nôtre consiste en 1 homme tué & 5 blessés. Pendant la nuit du 21. au 22. toutes nos troupes sont retournées à leurs postes.—Le Gouverneur de Condé a fait lacher les éclusés avec tant de succès, que l'approche de cette ville est à peu près impraticable, à une lieu à la ronde. On dit que les Autrichiens ont perdu près de 400 hommes par cette inondation.—Le 23. & 24. les armées ont gardé leur position respective.

Le Corps d'armée Prussien marchera au premier jour sur Tournay, pour camper devant cette ville. Les troupes Angloises forment en ce moment une chaine, depuis Ostende jusqu'à Menin. On ne sait point encore à combien se monte la garnison de Lille; mais selon tous les indices, elle paroit être assez nombreuse. On apprend que le prince de Cobourg trouve beaucoup de résistance à Condé. Son quartier-général est encore à Quiévrain, & son armée campe en ce moment près d'Ongnaing. Valenciennes est investi; si on parvient à s'emparer de cette place importante, Condé doit tomber de lui-même.

Le 20. il est passé par Malines un Corps de 8000 hommes de troupes Hollandoises, tant cavalerie qu'infanterie. Hier au matin, la cavalerie de ce Corps passa sur les boulevards de cette ville, se rendant à l'armée Prussienne, qu'elle va renforcer.

De Bruxelles, le 22 Avril.

Il règne de plus en plus du mécontentement parmi les troupes de ligne Françoises. Elles paroissent lasses d'être les instrumens aveugles d'une faction sanguinaire, dont les principes destructeurs ont réduit la France, dans l'état cruel où elle se trouve aujourd'hui. Le Général Marassé, avec plusieurs officiers, vient de suivre l'exemple de Dumourier, en venant chercher un asyle dans nos provinces.

Des lettres de Tournay assurent, que le Général Dampierre vient de se bruler la cervelle. La gazette de Berlin dit le même chose.

De Lille, 17 Avril.

Les Prussiens qui ont pris possession de la petite ville de Lannoy, des bourgs de Tourcoing & de Roubaix, y élevent des retranchemens. On nous mande de Valenciennes, que les communications entre Condé & cette ville sont absolument interrompues depuis 4 à 5 jours. Plusieurs colonnes ennemies, qui se sont avancées sur Condé, ont disposé diverses batteries, & toute la journée du 10. elles ont canonné la ville.

Nous apprenons de Valenciennes, que l'armée que le Général Dampierre avoit rassemblée à Bouchain, & qui venoit au secours de Condé, comme aussi pour prendre le camp de Famare, fut arrêtée le 14. par l'ennemi, qui étoit retranché dans le bois des environs & près de Valenciennes. On s'est canonné depuis 2 heures jusqu'à nuit close.